

Dans « Le Journal »  
numéro 18460 des  
25 et 26 septembre 1943,  
sous la plume de  
Claude Petitjean

Une enquête  
du "Journal"

## TRANSHUMANCE 43

Adieu ! pittoresque de l'antique migration...

Aujourd'hui, les troupeaux prennent  
comme vous et moi le chemin de fer

VAISON-LA-ROMAINE, 24 septembre. — Sur les blanches routes de Provence, vous avez peut-être rencontré, avançant dans une gloire de poussière, les troupeaux de la transhumance. Précédés et suivis des bergers vêtus de cadis roux, flanqués de barbets infatigables et hargneux, les moutons avançant dans un piétinement confus, un déferlement invincible de fleuve. Les béliers, tête haute et sonnailles au cou, marchent fièrement en tête ; et là-bas, tout derrière, les mulets portent dans leurs cacolets agneaux nouveau-nés et bêtes malades.

Tous les ans, c'était une ruche benévoles, aux maints épisodes, d'ours et pareils, qui, au rythme de vingt-cinq kilomètres par jour, conduisait de la Camargue à l'Alpe, puis de l'Alpe à la Camargue, des milliers et des milliers de porteurs.

Hélas ! ce spectacle cher au cœur de tous les Provençaux, ce défilé incessant, tumultueux, inoffensif, bi-

garré, qui arrêtait toute circulation et bloquait les routes, nous ne le verrons plus que sur l'écran des cinémas. La transhumance, du fait des événements, vient de dépouiller son pittoresque comme un serpent sa peau ; et le poète Elian J. Finbert, qui, par amour des troupeaux, s'était fait berger, n'a plus qu'à déposer sa lyre agreste. La transhumance, à présent, s'effectue... en chemin de fer !...

Nous avons rencontré, dans le train de Grenoble, à Valence, un propriétaire de troupeaux qui se ren-

En deuxième page :  
**ETUDES SUR LES CAMPS**  
par R. François-Guillaume  
**Stalag III D**

daît en Arles pour y négocier ses droits de pacage.

Imaginez un Dauhinois solide, à la blonde moustache gauloise, aux yeux bleus. Casquette en arrière, foulard rouge et jaune au cou, un de ces paysans évolués qui parlent avec justesse, calme et bon sens de toutes choses. Nul emballement ne les détourne de cette pratique — au surplus riche de grandeur terricienne — par quoi ils se sentent étroitement liés au sol natal.

A ouïr cette parole reposante, qu'on se sentait loin de certains autodidactismes fumeux ! Et combien chaque mot s'imprégnait d'une odeur de thym, de glèbe et de pinède !

— « Je suis de Vizille, au-dessus de Grenoble. Avec mon frère, nous sommes propriétaires de huit cents moutons à peu près. Notre unique cheptel, comme notre seul bien... »

LIRE LA SUITE  
EN TROISIEME PAGE

# Transhumance 43

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

« Pour ne pas avoir à payer de berger (dame ! la vie est dure), nous dirigeons nous-mêmes, depuis des années, nos transhumances. Nous poussions nos bêtes devant nous des pentes de Belledonne l'été (au-dessus de Lancey, entre Grenoble et Pontcharra, à 1.400 mètres pour commencer, et ensuite jusqu'à 3.000), jusqu'aux pâturages de Camargue l'hiver.

« Mon voyage actuel a pour but d'aller m'entendre avec les propriétaires camarguais pour la location de leurs prairies. Dès fin septembre, quand les bêtes nous le demanderont, on prendra le chemin de la Provence. »

— « En train ? »

— « Bien sûr, en train. Depuis l'an dernier, nous nous y sommes mis, et la plupart de nos collègues en ont fait de même. Que voulez-vous ! Nous n'y arrivions plus. Quinze jours de route pour aller de Lancey, de la Bérarde ou de Briançon en Arles, c'était terrible. Partout, il fallait payer pour le stationnement, acheter du foin pour les moutons moins dégourdis qui ne savaient pas « resquiller » au long des talus, trouver du ravitaillement pour nos bergers, pour les chiens, pour les mulets, pour les chèvres.

« En outre, malgré toutes précautions, à chaque étape, disparaissaient une ou deux bêtes de bétail. C'était trop tentant, que voulez-vous, à l'heure actuelle, ce flot de viande fraîche déambulant par les chemins ! Les... amateurs pensent toujours : « Un de plus, un de moins, ça ne s'y connaît pas ! » Sans réfléchir qu'une belle brebis vaut deux mille francs, et que nous ne sommes pas, tant s'en faut, des nababs. »

Là-dessus, notre propriétaire-pâtre de rouler une cigarette. Un temps de silence. Puis...

Claude PETITJEAN.

(A suivre).